

L'appel d'Huelgoat

Mona Ozouf

Un salon en forêt : telle est l'image que j'ai longtemps gardée d'Huelgoat. Elle venait de l'adolescence. Pour la famille chez qui ma mère et moi étions invitées l'été – une famille pourvue de cinq garçons joyeusement frondeurs, merveille pour l'enfant unique, sage et solitaire- un dimanche à Huelgoat était une tradition annuelle : je m'y préparais avec fébrilité. Ces escapades, deux, trois peut-être, ne m'ont pourtant laissé de la forêt que des souvenirs mouillés et sombres. Feuillages trempés, roches ruisselantes, lumière crépusculaire au mitan de l'après-midi : dès le matin, les cloches de Saint-Vougay nous avaient averti que le vent était au Sud, présage d'une pluie sans espérance. Si bien que la seule ressource pour sauver la journée grelottante était, autour d'un thé ou d'un chocolat chaud (l'idée même qu'à l'époque je me faisais d'une vie luxueuse), le repli au salon de l'hôtel d'Angleterre, ilot de clarté cerné par les bois noirs.

Une école en forêt : c'est sous cette nouvelle forme que j'ai, plus d'un demi-siècle plus tard, en faisant la connaissance de Françoise Livinec et de son école des filles, retrouvé Huelgoat. Et avec le même sentiment d'insolite étrangeté. Côté bourg, l'école ressemble à toutes celles dont la IIIe République a démocratiquement quadrillé le territoire national : architecture sans grâce, mais fonctionnelle, généreuse, qui semble plus vaste encore maintenant que l'a désertée le flot montant et descendant des silhouettes juvéniles. Mais côté Nord, les grandes fenêtres claires ouvrent sur l'épaisseur d'une forêt plus que toute autre légendaire : on y croise des dragons, des ogres et Arthur en personne, avec ses chevaliers fidèles ; ses grottes ont servi de repaire à une belle brigande, Marion du Faouët ; dans ses gouffres la princesse Dahut précipitait ses amants d'un soir ; et ses eaux souterraines s'en vont tout droit rejoindre la mer et la ville d'Ys engloutie.

Dans cette école en forêt où chaque été désormais me ramène, je ne peux revenir sans penser à la perplexité que Julien Gracq nous a léguée. Comment, se demande-t-il, comprendre que l'école communale héritée des législateurs républicains, si impersonnelle et si rigide, ait versé à pleines mains dans notre littérature (Colette, Giraudoux, Alain Fournier) la poésie de l'enfance. Les collèges catholiques, eux, entre leurs hauts murs, n'ont su inspirer que des récits pleins de la tristesse et du trouble de l'adolescence ? À cette question on peut imaginer plusieurs réponses. Le collège était un lieu anxigène et cadennassé, quand l'école communale était toute branchée sur le vent du dehors et la vie villageoise. Et sans doute ouvrait-elle aussi à la rêverie des enfants pauvres un parcours plus riche qu'aux enfants d'aujourd'hui : chez eux, l'assaut perpétuel des images tue l'imagination, qui régnait au contraire en maîtresse sur l'austère école d'autrefois. Nulle part on ne le sent mieux qu'ici. Tournées vers la maîtresse, les filles de Huelgoat pratiquaient les exercices canoniques, si contraignants, de la dictée et de la leçon de choses. Mais il leur suffisait d'incliner la tête à gauche vers la hêtraie pleine de cris d'oiseaux pour dériver sur la pente des songes.

Salon en forêt, école en forêt. Ce que l'on entend encore dans l'improbable couplage de ces mots, c'est la légère sorcellerie d'un des plus beaux poèmes de Rimbaud, où on voit une cathédrale descendre au fond d'un lac qui monte. À cette magie contribue puissamment la baguette, à la fois autoritaire et charmeuse, de la fée qui préside aux destinées du lieu et qui le peuple chaque été de peintres, de musiciens, de poètes, d'historiens et de jardiniers. Une fois que vous aurez cédé à son autorité souveraine, méfiez-vous, les dés sont jetés. Vous êtes venus à Huelgoat, vous y revenez, vous y reviendrez. Car Huelgoat, marqué par la mémoire et la légende, ouvre à l'irrationnel et à l'extraordinaire, enseigne, guérit, voire régénère. C'est ce que la langue du sacré nomme un « haut-lieu ». Et c'est exactement ce que dit avec une efficace simplicité, son nom breton : Huelgoat, le bois haut, ou le bois d'en haut, le bois qui nous élève.

Mona Ozouf